



**HAL**  
open science

## “Que sais-je?” du Cymbalum mundi. V.-L. Saulnier et sa Littérature française de la Renaissance (1942-1973).

Alain Mothu

### ► To cite this version:

Alain Mothu. “Que sais-je?” du Cymbalum mundi. V.-L. Saulnier et sa Littérature française de la Renaissance (1942-1973).. 2020. hal-02483048

**HAL Id: hal-02483048**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02483048>**

Preprint submitted on 18 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“*Que sais-je ?*” du *Cymbalum mundi*  
V.-L. Saulnier et sa *Littérature française de la Renaissance*  
(1942-1973)

[*Mémoire de la critique sur le Cymbalum mundi*, 1]\*

De 1941, date de sa création sous l’occupation allemande par les Presses Universitaires de France, jusqu’à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les petits manuels de l’encyclopédie de poche « *Que sais-je ?* » formèrent dans maints secteurs de la connaissance des générations d’étudiants et de professeurs<sup>1</sup>. Chaque titre faisait alors l’objet d’un tirage conséquent et rares étaient les librairies générales, en France, qui étaient dépourvues d’un rayonnage regroupant tout ou partie de la collection. C’est dire l’intérêt que ces opuscules représentent pour qui s’intéresse aujourd’hui à l’histoire et à la diffusion des idées et des représentations culturelles. Nous avons eu la curiosité de voir ce qu’il en était du *Cymbalum mundi* (1537-1538) de Bonaventure des Périers, qui ne fit l’objet d’aucun volume particulier, mais dont il est question dans celui traitant de *La Littérature française de la Renaissance*<sup>2</sup>. Ce livret est le 85<sup>e</sup> de la série ; paru en octobre 1942, il fut neuf fois réédité et « revu » jusqu’en 1973<sup>3</sup>. À cette date, donc sur trente ans environ, il cumule un tirage de près de quatre-vingt mille volumes. Sans compter ses traductions en Japonais (Tokyo, 1959) et en Italien (Turin, 1964, réimpr. 1970)<sup>4</sup>.

Si nous avons souhaité enquêter sur ce petit « *Que sais-je ?* », c’est parce que son auteur, Verdun-Léon Saulnier (1917-1980), éminent seiziémiste, occupe une place à part dans l’histoire de la réception du *Cymbalum mundi*<sup>5</sup>. En effet, dans un double article remarquable

---

\* Nous inaugurons ici une série thématique visant à publier et commenter des textes du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, rares, peu étudiés ou mal éclairés, intéressant la réception du *Cymbalum mundi* de Bonaventure des Périers (1537/1538).

<sup>1</sup> On sait que l’Occupation n’est pas pour rien dans la genèse de cette collection : c’est précisément pour pallier la restriction de papier que Paul Angoulvent proposa de créer « une collection dont chaque volume serait réalisé à partir d’une seule feuille de 1,20 m sur 1,60 m, imposée en deux temps. La feuille serait ensuite pliée six fois pour obtenir 4 cahiers de 32 pages et un total de 128 pages. » (Wikipedia). Aujourd’hui encore, la collection (toujours vivante, mais moins prospère qu’autrefois) respecte ce format, quitte à rapetisser la police de certains paragraphes. Au jour de décembre 2019 où nous écrivons, elle compte près de 4200 « tomes ».

<sup>2</sup> Les deux premières éditions de 1942 et 1948 portent en fait le titre : *La Littérature de la Renaissance*, quand la littérature étudiée y est bien française. Le gallocentrisme, en ces années, est alors envahissant et pas toujours conscient. C’est à l’occasion de la « Troisième édition revue » de 1953 qu’a lieu le changement de titre.

<sup>3</sup> Le catalogue de la Bibliothèque nationale de France répertorie les éditions « revues » suivantes : 1942, 1948, 1953, 1957, 1959, 1962, 1965, 1967, 1969 et 1973 (les dernières « révisions » consistent essentiellement en additions bibliographiques).

<sup>4</sup> Voir ici Jean Céard, « Bibliographie des travaux de V.-L. Saulnier », *Nouvelle Revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, VIII, 1990, [p. 5-26], p. 5, n<sup>o</sup> 6.

<sup>5</sup> V.-L. Saulnier fut nommé en Sorbonne en 1949 après avoir enseigné à la Faculté des Lettres de Lyon. On pourra consulter à son sujet Fernand Robert, « Verdun-Léon Saulnier », *Bulletin de l’association Guillaume Budé*, décembre 1980, p. 356-358 (en ligne sur Persée.fr) ; Robert Aulotte, « In Memoriam : Verdun-Léon Saulnier (1917-1980) », *Revue d’Histoire Littéraire de la France*, LXXXI-6 (nov.-déc. 1981), p. 1035-1036 ; *idem*, *Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance*, XLIII-3 (1981), p. 577-578. Également Robert Marichal, « La contribution de V.-L. Saulnier aux études rabelaisiennes. Pour le dixième anniversaire de sa mort, 1980-1990 », *ibid.*, LIII-1, (1991), p. 127-130. Rappelons incidemment que dans les années où il publia le manuel qui nous intéresse, Saulnier réalisa également les volumes « *Que sais-je ?* » sur *La littérature française du Moyen Âge* (n<sup>o</sup> 145, 1943), du *Siècle classique* (n<sup>o</sup> 95, 1943), du *Siècle philosophique* (n<sup>o</sup> 128, 1942) et du *Siècle romantique* (n<sup>o</sup> 156, 1945).

et remarqué sur « Le sens du *Cymbalum mundi* », publié en avril et juin 1951 dans la *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, il proposa le premier de lire l'ouvrage en question comme une satire d'inspiration évangélique<sup>6</sup>, quand on s'était depuis longtemps habitué à le regarder, soit comme foncièrement antichrétien<sup>7</sup>, soit comme une inoffensive satire morale ou un ouvrage de pure distraction<sup>8</sup>. La thèse de Saulnier a renversé la donne exégétique ; elle a trouvé beaucoup de relais (en particulier Peter H. Nurse, qui publia en 1958 ce qui est toujours l'édition de référence)<sup>9</sup> et s'est massivement imposée parmi les historiens de la littérature.

Or la petite notice concernant le *Cymbalum mundi* dans *La Littérature française de la Renaissance* n'est pas demeurée invariable entre la première édition de 1942 (antérieure de près de dix ans à l'article-phare de Saulnier) et la dernière édition de 1973. Il nous a intéressé d'examiner de plus près ces variations et de les mettre en relation avec d'autres publications contemporaines de l'auteur afin de mieux dégager comment s'était formée la conception nouvelle.

Prenons la 1<sup>ère</sup> édition du manuel (dépôt légal du 31 octobre 1942). Au chapitre II concernant « La génération (1525) de François I<sup>er</sup> », sous-section sur « Rabelais et les conteurs », nous lisons à propos de ces derniers qu'en dehors de Marguerite de Navarre, « seuls méritent la mémoire Bonaventure des Périers (1510-44), son valet de chambre, auteur du *Cymbalum mundi* (1538), des *Nouvelles Récréations et joyeux devis* (1558) ; et Noël du Fail (1520-1591), magistrat breton [...] » (p. 65). Suivent plusieurs pages (p. 65-69) concernant spécifiquement le *Cymbalum* :

**Le « Cymbalum mundi ».** – L'un de ces livres au moins mérite plus qu'une simple mention : le *Cymbalum mundi* de Bonaventure des Périers, paru en 1537-8 ; un des chefs-d'œuvre de la prose du siècle et l'un des ouvrages les plus révélateurs de la pensée de 1530.

Cet énigmatique opuscule se présente sous la forme d'une suite de quatre dialogues. Une épître dédicatoire de Thomas du Clavier à Pierre Tryocan. – Puis, une histoire du livre volé : Mercure est descendu du ciel avec charge, de la part de Jupiter, de faire relier son grand livre qui contient la prédiction de tous les destins et la liste de tous les futurs Elus : mais dans un cabaret, au Charbon-Blanc, il se le laisse subtiliser par deux rusés compères, Byrphanès et Curtalius. – La seconde scène nous montre, sous le regard du même Mercure et de Trigabus (le triple gabeur, le triple raillard), trois docteurs : Rhetulus, Cubercus et Drarig : Mercure était venu naguère donner aux hommes la Pierre Philosophale grâce à laquelle on devait pouvoir réaliser toutes les merveilles, nos trois savants s'en disputèrent les morceaux, et aujourd'hui chacun d'eux prétend être seul détenteur du grand art et de la vérité. – Suit une

<sup>6</sup> V.-L. Saulnier, « Le sens du *Cymbalum mundi* de Bonaventure Des Périers », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XIII-1 et 2 (1951), resp. p. 43-69 et 137-171 ; nous en reproduisons en appendice (1) un résumé effectué en 1952 par François Wendel.

<sup>7</sup> Cette exégèse, qui est celle de tous les contemporains du *Cymbalum* et sera bientôt celle de Mersenne (*Quaestiones celeberrimae in Genesim*, 1623), deviendra majoritaire au XIX<sup>e</sup> s. et le restera jusqu'à l'article cité de Saulnier. Nous reproduisons pour exemple en appendice (2) les lignes que Gustave Lançon consacre au *Cymbalum*, et aux « choses graves » qu'il contient, dans sa fameuse *Histoire de la littérature française* (1894 ; 20<sup>e</sup> édition en 1928 ; même texte dans l'éd. posthume de fin 1952).

<sup>8</sup> On peut faire remonter cette dernière exégèse à Antoine Du Verdier (*Bibliothèque*, Lyon, Barthelemy Honorat, 1585, p. 1177-1178, art. « Thomas du Clavier »), quand il dit l'ouvrage « de folastre argument et de fictions fabuleuses ». On l'a généralement compris ainsi au XVIII<sup>e</sup> siècle. Plus récemment, mentionnons principalement Louis Delaruelle, « Étude sur le problème du *Cymbalum mundi* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, XXXII, 1925, p. 1-23 ; Mustapha Kemal Bénouis, *Le Dialogue philosophique dans la littérature française du seizième siècle*, The Hague / Paris, Mouton, 1976, p. 113 et *passim* ; Ian R. Morrison, « The *Cymbalum mundi* revisited », *BHR*, XXXIX-2, 1977, p. 263-280 ; Daniel Ménager, *La Renaissance et le rire*, Paris, P.U.F., 1995, p. 111-116.

<sup>9</sup> Bonaventure des Périers, *Cymbalum Mundi*. Texte établi et présenté par Peter H. Nurse, Oxford, Manchester University Press, et [Paris], Librairie d'Argences, coll. « Les Ouvrages de l'esprit », 1957 (mais © 1958) ; rééd. 1967, puis Genève, Droz, 1983 (avec une préface nouvelle de M. Screech) ; plusieurs réimpressions.

histoire du cheval qui parle : Mercure dote de la parole un cheval qui passe, Phlégon : excellente occasion pour l'animal de faire le procès de l'humanité ; de l'homme injuste, ingrat, égoïste, exigeant de l'animal toutes les servitudes et le tuant pour toute récompense. – Ce sont enfin (encore une histoire d'animaux parlants) deux chiens, Hylactor et Pamphagus, qui s'entretiennent : Hylactor, tout heureux du don de la parole ; désireux de hurler partout les vérités qu'il détient, de se faire entendre, de réunir autour de lui « dix millions d'oreilles qui écoutent, et autant d'yeux qui regardent en face » : il tâche de convertir à cette foi d'apôtre Pamphagus, qui ne veut rien savoir et reste en attitude de prudence et de réserve. *Quieta non movere*. On ne gagne rien que des risques à se faire remarquer.

Œuvre étrange, sous laquelle on a très tôt soupçonné des intentions pernicieuses. De fait, dénoncé aussitôt à l'autorité royale (sans doute par la clique des Sagontins), et par le roi au Président du Parlement de Paris, Lizet ; l'opuscule valut au libraire Jean Morin qui l'éditionait à Paris, comme à l'auteur<sup>10</sup>, des poursuites sur le détail et l'issue desquelles nous sommes d'ailleurs mal renseignés.

Quelles intentions pernicieuses se cachaient-elles sous ces contes de fées ? L'interprétation la plus récente (L. Febvre) donne les conclusions suivantes.

Bonaventure, qui faisait encore partie en 1535 de l'équipe neufchateloise des traducteurs de la Bible en français – et qui par conséquent avait alors « goûté l'évangile » – fut gagné à la libre pensée par une double rencontre : la fréquentation du milieu lyonnais, où il se frotta à Étienne Dolet, lui-même libertin, et la lecture d'un traité d'Origène dirigé contre le philosophe païen Celse (*Contra Celsum*), qui suffit à lui donner la connaissance et le goût de la pensée de Celse lui-même : critique de la divinité de Jésus, de la tradition de la descente sur terre, de la prescience divine.

Et voici démêlé le sens de l'ouvrage : l'épître liminaire est adressée par Thomas Incrédule (du Clénier) à Pierre Croyant (Tryocan) : l'anagramme est l'impide ; et Thomas l'Incrédule, c'est évidemment Des Périers, Pierre Croyant le lecteur crédule qu'il prétend déciller.

L'histoire du livre volé est une critique de la notion de Providence, à la lumière d'une pensée nourrie de méditations sur le *Fatum*, la nécessité fatale. Bien des esprits, dès 1536, opposaient au Dieu des Chrétiens, « perpétuellement interventionniste », le Dieu d'Averroès, « oysif et ne se meslant de rien »<sup>11</sup>.

Les trois docteurs de la Pierre Philosophale, ce sont Luther (Rhetulus), Bucer (Cubercus), Érasme (Drarig = Girard), se disputant l'interprétation de l'Évangile (la pierre philosophale, instrument de toutes les merveilles), apporté au monde par un Dieu descendu du ciel (Mercure = Jésus).

Les animaux qui parlent, enfin, font le procès de l'idée chrétienne de l'éminente dignité de l'homme dans la série animale : idée selon laquelle Dieu a créé pour l'homme tout le reste de la Création et lui assigne en elle une place privilégiée. Et dans le quatrième dialogue, on devine maintenant la nature de la Vérité que Hylactor (= Des Périers selon A. Lefranc)<sup>12</sup> voudrait crier tandis que Pamphagus (Rabelais ?) préfère le silence prudent.

Voilà donc, sous le couvert de fables pseudo-mythologiques et burlesques un opuscule hardi où s'insinue la critique la plus vive de l'orthodoxie chrétienne. Mais sans témérité criante. Le jeu des pseudonymes est prudent. De la réalité brûlante, rien ni personne ne se trouve nommément cité : les gens d'Église ne sont ici que des *Druides*. La critique discrète échappe ainsi aux critiques officielles : à qui l'accuserait d'arrière-pensée, l'auteur, feignant la surprise, montrerait dans son œuvre une pure et simple fantaisie à la Lucien, enrichie de quelques allusions contemporaines anodines : Pallas demandant aux poètes de se réconcilier, évoque la querelle Sagon.

Quant à cette critique profonde, elle dépasse de loin la hardiesse des libertins de l'époque. Le grand problème est alors celui de la nature de l'âme et de son immortalité : or Bonaventure pose celui de l'Incarnation du fils de Dieu, qu'il présente comme une fable

<sup>10</sup> Précision inexacte. La justice obtint de Morin le nom de l'auteur, mais on ne sache pas que des poursuites aient été engagées contre ce dernier.

<sup>11</sup> Saulnier cite ici l'article-livre de Lucien Febvre, *Origène et Des Périers. L'énigme du Cymbalum Mundi*, Paris, Librairie E. Droz, 1942 [*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, II, 1942, p. 7-131], p. 73 : Calvin « n'ignorait pas, dès 1536, que d'aucuns, au Dieu actif, au Dieu perpétuellement interventionniste des Chrétiens, préféraient le Dieu d'Averroès, "oysif et ne se meslant de rien" ».

<sup>12</sup> Introduction à Rabelais, *Pantagruel*, Paris, Édouard Champion, 1922, p. LXVII.

enfantine, et de la nature de Jésus. Les libertins qui refusent vers 1540 de voir un Dieu dans la personne du Christ, le considèrent comme un homme rare, d'une science et d'un génie supérieur, encore que de même nature que les autres hommes divins, un Platon ou un Socrate par exemple : or Bonaventure semble, à la suite de Celse aller bien plus loin, pour ne plus voir dans le Christ, qu'il représente sous les traits de Mercure, qu'un imposteur magicien à qui l'astuce et l'adresse permettent vols et duperie.

Rien de plus révélateur de ce mélange de hardiesse et de prudence qui caractérise vers 1530 les efforts de la pensée indépendante. Rien non plus qui justifie mieux la longue obscurité qui enveloppa pendant quatre siècles le *Cymbalum*. Il reste aujourd'hui l'ouvrage agréable d'un fin conteur, mais s'enrichit d'un arrière-plan philosophique riche de sens et de promesses.

Plus que les *Joyeux devis* (dont on a d'ailleurs parfois attribué une paternité partielle à Peletier du Mans et à Nicolas Denisot, sans raison décisive) ; plus que les poésies agréables qui font de lui l'émule de Marot ; le *Cymbalum* est le vrai titre valable de Des Périers : qui doit suffire à lui assurer une place de choix dans l'histoire de la prose française. Une place qu'il est en train de gagner lentement. »

Ce texte paraîtra presque inchangé dans la « 2<sup>e</sup> édition revue » du livre, imprimée en 1947 et publiée début 1948<sup>13</sup>. Les variantes, si limitées soient-elles (la consigne devait être de s'en tenir au nécessaire et de ne pas bousculer la mise en page), ne sont cependant pas négligeables.

D'abord, au moment d'aborder « les intentions pernicieuses » cachées « sous ces contes de fées » qu'il vient de résumer, Saulnier n'avertit plus qu'il va dérouler les « conclusions » de « l'interprétation la plus récente (L. Febvre) » (p. 66). *Exit* Lucien Febvre, donc.

De fait, on aperçoit assez vite un premier point de désaccord, quand disparaît la proposition que Des Périers « fut gagné à la libre pensée par une double rencontre : la fréquentation du milieu lyonnais, où il se frotta à Étienne Dolet, lui-même libertin » et la lecture du *Contra Celsum* d'Origène. Après Febvre, *exit* maintenant Dolet<sup>14</sup>. On lit dans la nouvelle version que Des Périers « se frotta notamment à la libre pensée » par le seul contact du traité d'Origène, « qui suffit à lui donner la connaissance indirecte de la pensée de Celse lui-même » (p. 66).

Ce premier désaccord s'éclaire à la lumière du second, qui concerne l'identité des deux chiens du quatrième dialogue. Lucien Febvre estimait que Pamphagus représentait Rabelais et Hylactor, Dolet. Dans son édition de 1942, Saulnier restait dubitatif au sujet de Pamphagus (« Rabelais ? », p. 67) et il convoquait l'opinion d'Abel Lefranc au sujet d'Hylactor comme

---

<sup>13</sup> Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1947 ; l'ouvrage est daté de 1948.

<sup>14</sup> Notons que plus haut dans *La Littérature de la Renaissance*, Saulnier consacre quelques lignes à Dolet et que son appréciation a également évolué entre 1942 et 1948 : l'entrepreneur admirable mais indocile supplante l'auteur et traducteur talentueux (et martyr). Dans la première édition, Dolet était mentionné avec d'autres (Baïf, les Estienne) dans une sous-section intitulée « Les humanistes » : « Mais le meilleur humaniste de l'époque est Étienne Dolet (1509-1546) "le martyr de la Renaissance" [allusion au livre de Richard Copley Christie, 1886], emprisonné en 1542 et 1544 pour athéisme, exilé en Piémont, enfin brûlé place Maubert ; il laissait des traductions de grec et de latin (*Axiochus* et *Hipparque* de Platon, *Lettres* et *Tusculanes* de Cicéron) et ses fameux *Commentarii linguae latinae* (1536-38) » (p. 38). En 1948, la section « Les humanistes » est remplacée par une intitulée « L'échec de Dolet » : « plus que » Baïf et les Estienne (rapidement évoqués), y lit-on, « le grand humaniste de l'heure, c'est Étienne Dolet (1509-1546), que son incompréhension de la discipline sociale allait vouer au bûcher. Son activité vaut mieux que ses œuvres, malgré l'utilité de ses traductions, l'élégance de ses vers latins, le bel accent spirituel ou pathétique de ses poésies françaises. Véritable ferment intellectuel, il tâcha, secouant les paresseuses, de grouper les efforts en une équipe, pour donner à la France sa gloire littéraire, en latin puis en français. Il échoua, en face des susceptibilités de personnes. » (p. 38). Ce passage se retrouvera presque inchangé dans l'édition de 1973 (p. 37-38), « éveillé d'esprits » remplaçant « ferment intellectuel » dès 1953, et « malgré sa curiosité de savant (*Commentarii linguae latinae*) » s'ajoutant en 1957 aux qualités de Dolet (avant l'évocation de ses utiles traductions). En 1946, il notait dans *Les Nouvelles littéraires* (voir *infra*, Appendice 3) : « c'est sans regret qu'on peut oublier son œuvre pesante d'érudit : et ce qui mérite de vivre, ce sont des vers jetés au vent. »

incarnation éventuelle de Des Périers<sup>15</sup>. En 1948, s'il consent à voir Dolet dans Hylactor (comme Febvre et une majorité de critiques), il s'est fait son opinion concernant Pamphagus :

Qui est Hylactor ? Qui est Pamphagus ? D'après nous, le premier est Dolet, le second Des Périers. Car c'est Dolet, pensons-nous, que Des Périers gagnait à la libre critique : et non l'inverse. Et, dans le zèle indiscret des convertis, Dolet dépassait son maître lui-même en intrépidité : tel Polyeucte devant Néarque. Si bien que Dolet finira brûlé, quand Des Périers se plonge en un demi-silence (p. 67).

Saulnier reprenait ainsi une identification de Pamphagus avancée avant lui par Éloi Johanneau (1841), Alfred Jeanroy (1892) et Louis Delaruelle (1925)<sup>16</sup>. Elle ouvre alors deux idées qu'il reprendra plus d'une fois : celle suivant laquelle c'est Des Périers qui fut en quelque façon le maître de Dolet<sup>17</sup>, et celle que Des Périers optera pour le silence. Mais cela après le *Cymbalum*, texte qui en lui-même n'est pas encore *tout à fait*, à ses yeux, un témoignage évangélique.

Néanmoins, et ce sera notre troisième remarque, le *Cymbalum* n'est déjà plus l'œuvre foncièrement irrégieuse que Lucien Febvre en faisait. Saulnier a visiblement pris ses distances avec plusieurs supputations de l'Historien concernant notre texte ; peut-être aussi n'accepte-t-il plus l'exception remarquable que le *Cymbalum* formerait eu égard à la thèse générale de Febvre lui-même, concernant la foncière religiosité du siècle<sup>18</sup>. En 1942, date de parution des deux livres de Febvre sur *Le Problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle (La Religion de Rabelais)* et sur *Origène et Des Périers*, le fait que Saulnier abrite son propos derrière le nom de l'Historien était sans doute déjà un premier signe d'hésitation, mais il lui semblait tout de même que Des Périers, armé de Celse, allait plus loin que les « libertins » de son temps en peignant Mercure comme un imposteur magicien. En 1948, cette idée lui répugne : « Bonaventure *pouvait sembler*, avec Celse, aller bien plus loin » que certains de ses contemporains, mais « ce n'étaient que *suggestions*, et même, je crois, *pures apparences* : mais bien dangereuses » (p. 68 ; nous soulignons).

Dernière remarque : concernant même la valeur littéraire du *Cymbalum*, un bémol apparaît, qui est sensible déjà au début de la présentation, où l'ouvrage n'est plus désigné comme « un des chefs-d'œuvre de la prose du siècle » (1942, p. 65), mais comme « une des grandes œuvres de la prose du siècle » (1948, *ibid.*) ; puis à la fin de l'exposé, où le *Cymbalum* est jugé en 1948, « avec les *Joyeux devis* » et les poésies, « un titre valable de Des

<sup>15</sup> On sait que Lefranc, comme Félix Frank avant lui et L. Febvre après, estimait que Pamphagus était Rabelais (*Œuvres de F. Rabelais*, Paris, Champion, puis Genève, Droz, 1912-1955, t. III : *Pantagruel*, 1922, Introduction, p. LXXV-LXXVII).

<sup>16</sup> É. Johanneau, « Lettre de M. Éloi Johanneau à M. le baron de Schonen, ou Clef du *Cymbalum mundi* de Bonaventure des Périers », dans la 1<sup>ère</sup> éd. du *CM* par le bibliophile Jacob [Paul Lacroix], Paris, Gosselin, 1841, p. 133-134 ; A. Jeanroy, art. « Des Périers », *La Grande encyclopédie*, Paris, Lamirault et Cie, 1886-1902, t. XIV [1892], p. 267 (« l'auteur semble s'être dissimulé derrière Pamphagus ») ; L. Delaruelle, « Étude sur le problème du *Cymbalum mundi* », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, XXXII, 1925, p. 16-17 (« Pamphagus [...] est le porte-parole de l'auteur. »)

<sup>17</sup> Voir « Le sens du *Cymbalum mundi*... » (1951), art. cit., p. 103-104. Cette thèse, en fait doublement contraire à celle de L. Febvre (*Origène et Des Périers*, *op. cit.*, p. 58-60), puisque c'est Des Périers qui a l'ascendant et que la « libre critique » s'exerce, comme nous le verrons, dans un sens religieux et non plus irrégieux, obtiendra le soutien prudent de Catherine Langlois-Pézeret, éditrice des *Carmina* (1538) de Dolet (Genève, Droz, 2009, p. 222). Elle ne signale pas moins qu'Albert Marie Schmidt n'est pas de cet avis dans ses *Poètes du XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, Gallimard Bibliothèque de la Pléiade, 1969) : après sa rencontre avec Dolet, Des Périers serait, selon lui, devenu « habile aux arguments de la pensée anti-chrétienne ».

<sup>18</sup> Dans « Dix années d'études sur Rabelais » (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XI-1, 1949, p. 105-128, ici p. 116-118), V.-L. Saulnier se montre tout à fait favorable à la thèse febvréenne d'« un siècle qui veut croire, un siècle religieux », qui n'anticipe nullement le rationalisme moderne, et à l'idée que Rabelais est un évangéliste de type érasmien. Voir aussi son édition de *Pantagruel*, Paris, Droz, « Textes littéraires français », 1946, spéc. p. XXI-XXII. Rappelons que *Le Problème de l'incroyance* avait été réédité en 1947.

Périers » (p. 68), alors qu'il était regardé en 1942, « plus que les *Joyeux devis* » et les poésies, « le vrai titre valable de Des Périers » (*ibid.*, nous soulignons). Saulnier s'est apparemment replongé dans le *Cymbalum* – ou bien il l'a lu avec des lunettes critiques qui ne sont plus celles de Nodier ou Febvre – et il le juge moins extraordinaire qu'auparavant.

Ce sont certainement ses recherches contemporaines sur Dolet, Rabelais et Marguerite de Navarre, qui ont incité V.-L. Saulnier à relire le *Cymbalum* au milieu des années 1940 et à réviser l'opinion qu'il en avait. On sait en effet que c'est en 1946 qu'il publiera son édition du *Théâtre profane de Marguerite de Navarre*, enregistrée au dépôt légal le 3<sup>e</sup> trimestre de cette année, et son édition du *Pantagruel* de Rabelais (4<sup>e</sup> trimestre)<sup>19</sup> ; deux œuvres où il signale un troisième ouvrage : une édition des *Œuvres en vers* d'Étienne Dolet, déclarée par lui sous presse mais qui ne verra jamais le jour<sup>20</sup>.

Dans son édition de *Pantagruel*, le *Cymbalum* est mentionné dans une note comme un ouvrage « frondeur » et « lucianiste »<sup>21</sup>. Cependant, dans l'édition du *Théâtre profane* de Marguerite, où il est plus souvent question de Des Périers, celui-ci est enrégimenté dans la troupe des « jeunes défenseurs de l'évangélisme » que la reine de Navarre semble vouloir former autour d'elle, en 1536, pour « reprendre le flambeau de leurs grands aînés, Érasme, Lefebvre d'Étaples, Briçonnet, Roussel, ses premiers maître »<sup>22</sup>. Dans l'« équipe » ainsi constituée apparaissent aussi les noms d'Antoine du Moulin (qui aurait présenté à la reine Boyssoné et Des Périers) et de Dolet, accompagné de ses « jeunes et hardis amis » à divers titres persécutés : « les Bourbon, les Visagier, qui, comme Dolet, chantent aussitôt le los de la reine ». Apparaissent aussi Marot, bien sûr, et, un peu « plus lointain », Rabelais ; et même Calvin<sup>23</sup>. Ils seraient les « enfants » jouant innocemment dans la farce de *L'Inquisiteur*<sup>24</sup>. Dans une autre pièce de huit ou dix ans plus tardive, bizarrement intitulée *Trop, prou, Peu, Moins*, ces enfants de la reine seraient « les Peu et les Moins innocents et persécutés » par les inquisiteurs que sont Trop et son valet Prou<sup>25</sup>. Quant au *Cymbalum mundi*, « le carillon du monde, en quelque sorte », il désignerait « le cri de la pensée nouvelle, réveillant la torpeur

<sup>19</sup> Marguerite de Navarre, *Théâtre profane*, Genève, Droz ; et Paris, Minard, 1946 [2<sup>e</sup> tirage en 1960 ; nouvelle éd. revue : Genève et Paris, 1963 ; puis Genève, Droz, 1965 ; 1978] ; Rabelais, *Pantagruel*. Édition critique sur le texte original, Paris, Droz, 1946 [réimpr. 1959 ; éd. revue, 1965].

<sup>20</sup> Voir M. de Navarre, *Théâtre profane*, à propos de son identification des deux chiens du *Cymbalum*, V.-L. Saulnier renvoie en note à la présentation « Étienne Dolet animateur et poète » placée en tête de ses *Œuvres en vers d'Étienne Dolet*, « sous presse ». Voir de même son *Pantagruel*, p. XXXIX, n. 2. Ignoré de Jean Céard (« Bibliographie des travaux de V.L. Saulnier », *art. cit.*), ce livre n'a effectivement jamais paru. De Saulnier sur Dolet, J. Céard ne signale que deux publications furtives : « Étienne Dolet, poète méconnu », paru dans *Les Nouvelles Littéraires* du 26 septembre 1946 (n° 75), qui reprend certainement quelques éléments du livre avorté (nous reproduisons cet article *infra* en appendice 3), et « Une dissection de Rabelais célébrée par E. Dolet », *Revue lyonnaise de médecine*, 1958 (n° 165).

<sup>21</sup> *Pantagruel*, p. 77 (ad X, l. 54) : « Dieu ou Mercure : formule d'intention "lucianiste". Les esprits frondeurs donnaient au dieu chrétien le nom de Mercure, l'illusionniste : cf. le *Cymbalum mundi*. » Saulnier veut certainement parler du dieu-homme chrétien. Cette note peut bien avoir été rédigée avant le travail sur le théâtre de Marguerite ; mais le fait de l'avoir maintenue témoigne peut-être d'une hésitation résiduelle. Concernant le *Cymbalum*, 1946 serait ainsi une année charnière.

<sup>22</sup> Marguerite de Navarre, *ibid.*, Introduction à *L'Inquisiteur*, p. 38. La pièce daterait de 1536, selon Saulnier ; on la date plutôt aujourd'hui de 1534-35 : voir Olga Anna Duhl, « La polémique religieuse dans le théâtre de Marguerite de Navarre », dans Marie Bouhaïk-Gironès, Katell Lavéant et Jelle Koopmans (dir.), *Le Théâtre polémique français (1450-1550)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, p. 189-210, en ligne sur <https://books.openedition.org/pur/29454?lang=fr>, ici § 6.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 39 : « On peut reconnaître, sous Janot, Calvin (plutôt que Visagier) ». L'« enfance » de Calvin ne durera pas : dans son Introduction à *Trop Prou*, datable de fin 1544 ou début 1545, Saulnier fera entrer « Pocque et Quintin, que Calvin promet de poursuivre » dans la « troupe des enfants de la reine » (p. 143).

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 38-39.

<sup>25</sup> *Ibid.*, Introduction à *Trop, Prou, Peu, Moins*, p. 129 sq., spéc. p. 138. Dolet « en exil et en geôle », serait même principalement « la clef de *Trop Prou* » (p. 144).

des routines et des scléroses » : coup de cymbales à résonance bien plus mystique que rationaliste, qui ne s'illusionne cependant guère sur son succès mondain<sup>26</sup>. En effet :

À quoi bon corner la vérité aux oreilles de qui se refuse d'avance à l'admettre, et même à l'entendre ? "Qu'auroit l'on davantage quand tout seroit dict ?" ; telle était la conclusion de Pamphagus, contre les appels d'Hylactor l'exhortant à la croisade. Et pour nous, comme nous le proposons ailleurs<sup>27</sup>, Pamphagus, c'est Des Périers lui-même ; Hylactor, c'est Dolet, que Des Périers vient de convertir à la foi de l'Évangile, et qui, comme tous les néophytes, voudrait aussitôt hurler sa foi aux foules. Dolet-Polyeucte, à qui Des Périers-Néarque montre la vaine gloriole qu'il y aurait à courir briser les idoles, dans un accès d'enthousiasme infécond.

C'est la même réponse que Marguerite fait à l'accusation que lui intentait l'*Excuse aux Nicodémites* [...]<sup>28</sup>.

Ce passage entre en résonance avec la citation, que nous avons faite plus haut, de *La Littérature de la Renaissance* (1948, p. 67), mais nous comprenons mieux maintenant ce que recouvre la « libre critique » dont il était question, et l'insistance sur les faux-semblants d'irréligion que comporterait le *Cymbalum* : V.-L. Saulnier, dès 1946 au plus tard, s'est convaincu que Bonaventure des Périers, ancien collaborateur d'Olivetan (puis de Dolet), devenu en 1536 un proche de Marguerite de Navarre (en fait son valet et obligé), ne pouvait avoir des opinions contraires à celles de la reine et il en fait l'un de ces nicodémites stigmatisés par Calvin en 1544, qui préfèrent dissimuler leurs convictions réelles qu'affronter la persécution<sup>29</sup>. À cette date, le critique n'a certainement pas encore une vue d'ensemble très claire du *Cymbalum* comme œuvre évangélique, mais il lui semble avoir trouvé une première clef, originale : ce dissimulateur qu'est Des Périers est présent dans le *Cymbalum*, sous la figure du chien Pamphagus, pessimiste partisan des ténèbres obreptices et silencieuses, quand Hylactor, agitateur-né, profite de l'obscurité pour déranger l'opinion et rêve de s'exposer avec ses idées en pleine lumière. Sans doute Saulnier soupçonne-t-il déjà également que Marguerite et ses « enfants » forment une sorte d'école nouvelle au sein des « évangélistes ». Les choses vont bientôt se préciser.

Les deux années suivantes (1949 et 1950), notre tout récent professeur de Sorbonne va consacrer beaucoup d'heures à parcourir la littérature critique sur le *Cymbalum* et à étayer son intuition concernant le substrat fondamentalement religieux de cet écrit : ce travail débouchera sur le double article fameux sur « Le sens du *Cymbalum mundi* » qui paraîtra en avril et juin 1951, la première partie consacrée à l'histoire des interprétations du texte (« L'interprétation du *Cymbalum* depuis trente ans »), la seconde à l'exposé de l'interprétation nouvelle (« La pensée de Bonaventure Des Périers dans le *Cymbalum* »). Il n'y a pas lieu de revenir sur ce travail historiquement important – à défaut d'être substantiellement

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 141. Le *Cymbalum* est aussi évoqué, dans cette présentation, p. 133, 140, n. 3, 143, 144 n. 3, et 145-147 (= section « Trop Prou, le *Cymbalum*, et l'*Excuse aux Nicodémites* »).

<sup>27</sup> V.-L. Saulnier renvoie ici à une sienne étude, « Étienne Dolet animateur et poète », en tête de nos *Œuvres en vers d'Étienne Dolet*, sous presse », qui, rappelons-le, n'a jamais paru (voir *supra*, n. 20).

<sup>28</sup> Marguerite de Navarre, *Théâtre profane*, p. 147.

<sup>29</sup> J. Calvin, *Excuse à messieurs les Nicodémites*, [Genève, Jean Girard], 1544. Notons que dans une étude complémentaire au *Théâtre profane*, « Études critiques sur les comédies profanes de Marguerite de Navarre » (*Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, IX, 1947, p. 36-77), Saulnier se montre heureux de signaler une trace de connivence entre Des Périers et Marguerite : « J'ai découvert, depuis la publication du *Théâtre profane*, la nature du second Psaume inséré dans l'*Inquisiteur*, vers 624 et suiv. C'est le Cantique de Siméon, traduit par Des Périers. Voir son *Recueil des Œuvres* (1544) et *Œuvres*, éd. Lacour, 1856, t. I, p. 87. Au vers 625 de l'*Inquisiteur*, on sera maintenant invité à lire : "L'entier accompliment". Cette identification semble confirmer l'interprétation que j'ai proposée de la comédie de Marguerite (la troupe des « Enfants » de la Reine). J'ai fait sur ce sujet une deuxième communication à la Société d'Humanisme, le 23 mars 1947. » (Addition, p. 77)



irréprochable et convainquant. Signalons seulement ce jalon que représente un article de décembre 1949 sur « Rabelais et le populaire », où il introduit le concept d'*hésuchisme* pour qualifier l'idéal pré-quiétiste de paix qui anime Rabelais (ce « serait même la clef de la pensée de *Gargantua-Pantagruel* »), comme Marguerite de Navarre<sup>30</sup>. Mais aussi Des Périers, dont le Pamphagus – cela soit dit en passant – a peut-être beaucoup servi, au prix d'un contre-sens selon nous patent, à la formation de ce singulier concept, dont nous nous reparlerons. À propos du *Cymbalum*, Saulnier résume sommairement ce qu'il appelle maintenant positivement sa « thèse » :

Enfin le *Cymbalum Mundi* de Bonaventure des Périers, qui est aussi de la même époque [que les écrits de Rabelais, Sainte-Marthe, M. de Navarre], me paraît éminemment établir à son tour la double loi d'Immunité et de Silence. Je ne pense pas, d'ailleurs, que Rabelais soit, comme on l'a dit, l'un des interlocuteurs de l'ouvrage<sup>31</sup> : mais on peut se passer de cet indice. Le problème du *Cymbalum Mundi* est vaste<sup>32</sup>. Je ne puis donner ici de ma thèse que les termes essentiels, dans la mesure où elle peut aider à comprendre l'attitude de Rabelais.

Il ne me semble pas que le *Cymbalum* soit, suivant l'interprétation admise<sup>33</sup>, un texte de pensée violemment achrisme, qui représenterait le Christ sous les traits de Mercure, en tant que synonyme d'imposteur et d'illusionniste. Il me semble que « Mercure » n'est pris ici que dans sa fonction de commissionnaire : un passage du troisième dialogue est particulièrement probant sur ce point [le passage du 3<sup>e</sup> dialogue où Mercure lit « le rôlet, les "écritures" des commissions qu'il doit exécuter sur terre de la part des célestes »]<sup>34</sup>. Partant, ce que Des Périers fait voir dans le Christ descendant sur terre, c'est tout simplement un être qui se mêle (fût-ce par dévouement) de ce qui ne le regardait pas : à quoi il ne gagnera d'ailleurs que des

<sup>30</sup> C'est parce que l'« import historique » de *quiétisme* est trop conséquent, trop connoté de l'idée « de ravissement extatique et de passivité », que Saulnier invente *hésuchisme*, qu'il définit ainsi : « Ne pas se mêler des affaires des autres ; et par conséquent, renoncer à toute propagande d'action. Mais obtenir des autres, et notamment des pouvoirs publics, qu'ils ne viennent pas se mêler des nôtres. Voilà les deux commandements de cette philosophie [*sic*]. Une sorte de loi double, de Silence et d'Immunité. » (« Rabelais et le Populaire. Essai d'une présentation synthétique de *Pantagruel* », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé / Lettres d'Humanités*, VIII, décembre 1949, p. 149-179, ici p. 154 ; étude reprise partiellement dans *Rabelais dans son enquête* [posthume], Paris, SEDES, I, 1983, p. 119-128 : « Une philosophie du quant à soi. Du *Gargantua* au *Tiers livre* » – notre citation présente, p. 122-123). Saulnier parlera plus en détail de l'*hésuchisme* dans son article de 1951 déjà cité et dans « Le silence de Rabelais et le mythe des paroles gelées », dans *François Rabelais*. Ouvrage publié pour le 4<sup>e</sup> centenaire de sa mort (1553-1953), Genève, Droz ; Lille, Giard, 1953, p. 233-247.

<sup>31</sup> Saulnier précise en note : « Pour moi, ainsi que j'ai eu déjà l'occasion de l'indiquer, les deux interlocuteurs du quatrième dialogue, Hylactor et Pamphagus, ne sont pas respectivement Des Périers et Rabelais, mais Dolet et Des Périers. » (p. 158, n. 1 ; il renvoie à sa notice de *Trop prou* dans le *Théâtre profane* de M. de Navarre).

<sup>32</sup> Saulnier renvoie en note à l'*Origène et Des Périers* de L. Febvre et précise : « J'ai donné un résumé de la thèse de Febvre dans la première édition de ma *Littérature française de la Renaissance* (1942), p. 65-69. C'est la mienne que j'expose ici. » (p. 158, n. 2).

<sup>33</sup> Saulnier note ici : « Je vois, notamment, qu'on annonce l'intention de faire figurer Des Périers dans le monumental *Corpus philosophorum* de M. Raymond Bayer, comme représentant de la pensée libre et rationaliste de la Renaissance. Cette vue, qui répond à l'interprétation actuellement accréditée du *Cymbalum*, me paraît dangereuse. » (p. 158, n. 3). La collection du « Corpus général des philosophes français », mise en œuvre par les PUF en 1947 et placée sous la direction de Raymond Bayer (1898-1959), avait programmé trois séries : l'une couvrant le Moyen Âge, la seconde les temps modernes, du XVI<sup>e</sup> siècle à l'école éclectique du XIX<sup>e</sup> siècle, et la troisième consacrée aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Un volume du 1<sup>er</sup> tome du « Corpus des philosophes modernes » devait en effet couvrir « Les sceptiques » et inclure Agrippa de Nettesheim, Bonaventure des Périers et Omer Talon (Voir le plan complet dans la Chronique générale de la *Revue Philosophique de Louvain*, 3<sup>e</sup> série, t. XLV-5, 1947, p. 139, en ligne sur [www.persee.fr/](http://www.persee.fr/)). Ce volume ne parut jamais, comme, du reste, la plupart des volumes programmés (ont été publiés : Bodin, Buffon, Cabanis, Condillac).

<sup>34</sup> Saulnier explique en note : « C'est en jouant, me semble-t-il, d'un procédé médiéval connu, la réalisation des métaphores, sur le mot fameux de l'Évangile que le *Vray mystère de la Passion* formulait ainsi : "Accomplir faut les Écritures", que Des Périers nous montre le Christ (Mercure) lisant le rôlet [*sic*], les "écritures" des commissions qu'il doit exécuter sur terre de la part des célestes. – On ne saurait insister sur le fait que Mercure, voleur cette fois, dérobe, dans le *Cymbalum*, une statuette : symbole de l'abolition des faux dieux, des idoles, par le Christ, sans qu'il y ait là une intention de le présenter comme un bandit ou un escamoteur. » (p. 158, n. 4).

déboires ; et, sur terre, sa leçon ne sera que génératrice de dissensions parmi les hommes. Le sens du quatrième et dernier dialogue est assez clair d'emblée : à quoi bon parler ? on n'y gagne rien<sup>35</sup>. Cette conclusion nous paraît être authentiquement la morale, non pas du seul quatrième dialogue, mais de tout le livre.

Parler, intervenir [Thème posé par le premier dialogue (la descente de Mercure)]<sup>36</sup>, c'est déclencher nécessairement deux sortes de maux : des dissensions tracassières dans son public [Thème posé par le deuxième dialogue (les disputes des commentateurs)] et des sanctions contre soi-même [Thème posé par le troisième dialogue (l'orateur rossé)] ; d'où la conclusion : se taire [Thème posé par le quatrième dialogue (apologie du silence)]. Ainsi se comprendra enfin l'*enchaînement* des quatre dialogues, qui avait de quoi paraître obscur, ou capricieux. Et sa pensée directrice : puisque Dieu n'a rien gagné, ni pour lui-même, ni pour ses brebis, à intervenir chez les hommes, aucun homme n'a rien à gagner à intervenir parmi ses semblables.

Il n'est pas là de discussion de dogme. L'intégrité de la foi évangélique de Des Périers est sauve – je veux dire que le conteur n'est pas allé plus loin que ses contemporains, dans la hardiesse. Rien qui hurle ici contre la divinité de Jésus ou la prescience divine. On ne peut même pas dire que Des Périers *reproche* au Christ d'être venu : il montre seulement que, pour les hommes et pour Dieu, sa venue fut au moins inutile ; et cela, dans la seule intention de conclure sur un conseil pratique : là où Dieu a échoué, vous ne sauriez réussir. Restez donc en paix, et laissez les autres en paix. Pas de propagande<sup>37</sup>.

D'aucuns critiques ont estimé que la meilleure façon de se taire ou, à tout le moins, de demeurer discret, aurait été de ne pas faire publier et, pour ainsi dire, *carillonner* à Paris et à Lyon un livre vantant le silence ; et aussi que Des Périers devait être un homme incroyablement naïf ou maladroit pour ne pas s'apercevoir qu'il introduisait dans ses dialogues une myriade d'ambiguïtés susceptibles d'être fort mal comprises de ses contemporains, y compris les plus « évangélistes ». Mais pourquoi pas ? Le professeur Saulnier lui-même semble ne pas s'apercevoir qu'il reconstruit la « pensée directrice » du *Cymbalum* sur un « enchaînement » de quatre détails fort arbitrairement sélectionnés et commentés, de même qu'il ne réalise que la nouvelle école de pensée qu'il croit découvrir, à savoir l'*hésuchisme*, érigé par lui en « philosophie » dotée de « commandements » ou de « lois » propres (qui sont « Silence et Immunité »)<sup>38</sup>, a de fort relents monastiques et connote, dans les circonstances précises de sa naissance, une réalité autrement plus triviale.

D'une part, en effet, l'*hésychasme* (du grec ἡσυχασμός, provenant de ἡσυχία : « l'immobilité, le repos, le calme, le silence ») est une vieille « pratique spirituelle mystique

<sup>35</sup> Saulnier cite ici en note : « J'ayme mieulx me taire... Je n'ayme point la gloire de causer... Qu'auroit l'on davantage quand tout seroit dict, etc. » (= éd. Nurse, p. 40 *sq.*). Il oublie de préciser que seul Pamphagus pense ainsi, et non son camarade Hylactor – Pamphagus qu'il est le seul critique à identifier à Des Périers.

<sup>36</sup> Nous insérons cette note et les trois suivantes, pour améliorer la compréhension du raisonnement.

<sup>37</sup> V.-L. Saulnier, « Rabelais et le Populaire... », art. cit., p. 158-159 ; repris dans « Une philosophie du quant à soi », art. cit., p. 125-126. Saulnier lui-même signale cette publication, et son édition du *Théâtre profane* de M. de Navarre, à la fin de la 1<sup>ère</sup> partie de son article sur « Le sens du *Cymbalum mundi* » (1951, art. cit.), p. 69 et n. 1 : « Qu'on me permette enfin de signaler les notes où, il y a quelques années, j'ai tenté de présenter dans ses grandes lignes une interprétation nouvelle du *Cymbalum* » : dans le *Théâtre profane*, il a « proposé de voir en Hylactor et Pamphagus respectivement Dolet et Des Périers » et dans « Rabelais et le populaire », il a « indiqué sommairement (s)a thèse ». Saulnier développera sa thèse sur « L'hésuchisme de Des Périers » dans « Le sens du *Cymbalum mundi* » (1951), art. cit., spéc. p. 163 *sq.*

<sup>38</sup> Voir *supra*, n. 30, la citation de « Rabelais et le Populaire », art. cit., p. 154 (« Une philosophie du quant à soi », p. 122-123) ; cf. aussi p. 157-158 (*ibid.*, p. 125) : « pour l'Évangéliste, la loi du Silence est une loi expresse et rigoureuse. Tout effort de propagande est, par définition, pour lui, outrepassant et stérile : la Grâce seule ayant l'efficace de convertir, et y suffisant. Il faut donc se taire. », et dans diverses autres publications contemporaines, comme « Dix années d'études sur Rabelais » (art. cit., p. 117-118 : « son évangélisme personnel [à Rabelais] me semble prendre la forme d'une philosophie du Silence et de l'Immunité ») ; « L'humanisme classique et la pensée chrétienne » (*Actes du Quatrième Congrès de l'Association Guillaume Budé* [Grenoble, sept. 1948], Paris, Les Belles Lettres, 1949, p. 263-284, spéc. p. 280) ; ou encore sa thèse sur Maurice Scève (Paris, Klincksieck, 1948-1949, p. 380 : l'hésuchisme est « le fond même de la philosophie des plus grands auteurs de l'époque »).

enracinée dans la tradition de l'Église orthodoxe » visant « la paix de l'âme ou le silence en Dieu »<sup>39</sup>, bien connue des byzantinologues et que Saulnier a certainement croisée un jour ou l'autre. Il en fut même question dans le numéro du *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* de juin 1949 précédant immédiatement celui où allait paraître « Rabelais et le populaire » (décembre 1949)<sup>40</sup>. D'autre part, il est loisible de considérer que sous cet *hésuchisme* sublimé en philosophie, Saulnier ne fait, au fond, que décrire l'attitude dis/simulatoire la plus commune et la plus universelle qui soit, quand il devient dangereux de s'exprimer ouvertement et que la peur nous inhibe. On fait alors en sorte de « ne pas se mêler des affaires des autres », de « renoncer à toute propagande d'action », d'échapper aux radars suspicieux des « pouvoirs publics »<sup>41</sup>. Au sortir de l'Occupation allemande, il était difficile d'ignorer cette prétendue « philosophie » par trop commune, dont le souvenir pouvait être pénible. À l'époque, bien des gens avaient des comptes à régler avec eux-mêmes et se cherchèrent des expédients.

Quoi qu'il en soit, l'article de 1951 sur « Le sens du *Cymbalum mundi* » recyclera les mêmes idées (et quelques autres non moins contestables). Viendra ensuite l'invitation des Presses Universitaires de France à produire une « 3<sup>e</sup> édition revue » de *La Littérature de la Renaissance* – qui s'intitulera désormais *La Littérature française de la Renaissance*, ainsi que nous l'avons déjà signalé. Elle paraîtra en 1953, l'année du quadricentenaire du décès de Rabelais.

Dans cette édition assez profondément refondue, et accompagnée d'une nouvelle préface qui restera quasiment inchangée jusqu'à l'édition définitive de 1973<sup>42</sup>, le *Cymbalum mundi* ne fait plus l'objet d'une sous-section spécifique, et ce qui le concerne est très sensiblement allégé, au sein d'une sous-section sur « Bonaventure Des Périers » incluse dans la section portant sur « Marguerite de Navarre et ses amis » – et non plus sur « Rabelais et les conteurs »<sup>43</sup>. Saulnier explique que Marguerite de Navarre « fit beaucoup pour la diffusion de l'évangélisme et du platonisme » et que d'ailleurs, « ses “secrétaires” sont parmi les principaux traducteurs de Platon » :

De ceux-ci, le plus attachant est Bonaventure des Périers (1510-1544). Poète, il marotise agréablement, avec un aimable talent. Conteur, il laisse *Cymbalum mundi* (1537), dont plus d'une page est exquise, et un recueil alerte et savoureux, les *Nouvelles récréations et joyeux*

<sup>39</sup> Nous nous bornons à citer ici l'article très consistant de Wikipedia sur la question (tiré pour l'essentiel de l'article anglais « Hesychasm »).

<sup>40</sup> Dans « Byzance et la civilisation européenne », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, VII, juin 1949 [p. 82-94], Jean Verpeaux évoque effectivement, p. 86, la « querelle de l'hésychasme ». On sait que celle-ci opposa au milieu du xiv<sup>e</sup> s. l'évêque de Thessalonique Grégoire Palamas et d'autres défenseurs de la tradition monastique, quiétiste, axée sur l'extinction des passions et la prière comme voies d'accès à l'énergie divine, à des modernistes plus rationalistes ou aristotéliens, comme Baarlam et Akindynos, qui niaient la possibilité d'atteindre Dieu ici-bas. On voit tout ce que l'*hésuchisme* de Saulnier doit à cette *hésychéia* (ou tranquillité) orthodoxe, sans qu'il n'en dise mot. Merci à Juliette Nora de m'avoir aiguillé sur cette piste byzantine.

<sup>41</sup> « Rabelais et le populaire », p. 154 ; « Une philosophie du quant à soi », p. 122-123 (citation complète *supra*, n. 30). Nous employons « dis/simulatoire » par référence, bien sûr, à l'ouvrage capital de J.-P. Cavaillé : *Dis/simulations. Jules-César Vanini, François La Mothe Le Vayer, Gabriel Naudé, Louis Machon et Torquato Accetto*, Paris, Champion, 2002. Si Saulnier refuse de reprendre le concept calvinien de nicodémisme, c'est assurément parce qu'il cherche à anoblir, en la spiritualisant, une attitude dis/simulatoire mal famée.

<sup>42</sup> Exception faite du premier paragraphe évoquant « l'année Rabelais » 1953.

<sup>43</sup> Détaillons, pour plus de clarté, la composition du chapitre II sur « La génération de François I<sup>er</sup> » en 1942-1948 et dans les années suivantes : [1942 et 1948]. 1. Marot et la poésie marotique. 2. Rabelais et les conteurs. 3. Calvin et la littérature militante. 4. Pétrarquisme et platonisme. L'école lyonnaise. [1953 à 1959]. 1. Marot et la poésie marotique. 2. François Rabelais. 3. Calvin et la littérature militante. 4. Le débat de l'amour pur. 5. Marguerite de Navarre et ses amis. 6. Maurice Scève. [1962 à 1973] : une section « Aspects de l'humanisme » ouvre désormais le chapitre II, et la 3<sup>e</sup> partie, devenue la 4<sup>e</sup>, s'intitule simplement « Jean Calvin ».

*devis* (1558), dont on attribuera parfois, partiellement, la paternité à Peletier du Mans et à Nicolas Denisot. Mais, artiste adroit, Des Périers est surtout une âme profonde. Avec quelques poésies, c'est le *Cymbalum* qui le révèle.

Voici le vrai sens de l'opuscule. La véritable religion se doit de substituer, à l'abus des pratiques et aux vaines ratiocinations (les unes et les autres si souvent intéressées), le pur respect de l'Évangile. Mais il est parfaitement vain d'essayer de prêcher cette vraie foi qui n'est qu'amour : ceux qui n'ont pas la grâce n'y comprendront rien, ou ne voudront rien y comprendre.

Des Périers demeure donc un pur Évangélique. Mais, en présence d'une certaine hostilité des pouvoirs, des querelles religieuses, et des fanatismes qui s'affrontent, il se réfugie dans un évangélisme secret, non prédicant, non interventionniste si l'on peut dire. Cette tendance, qu'on peut appeler l'*hésuchisme*, est celle aussi de Marguerite de Navarre et de Rabelais sur la fin de leur vie. Le *Cymbalum* nous en donne, en quelque sorte, l'exposé<sup>44</sup>.

Cette nouvelle version évoluera encore un petit peu dans la « 4<sup>e</sup> édition revue » de 1957. Saulnier précisera l'*aimable talent* poétique de Des Périers en ajoutant : « ses vers sont d'un moraliste classique, évangélique et platoniste ». Il ne mentionnera plus le *Cymbalum* comme l'œuvre d'un conteur, mais en parlera seulement après les *Nouvelles récréations*. Il supprimera alors l'appréciation « dont plus d'une page est exquise ». C'est alors la précision « Mais, artiste adroit... » qui ouvrira le deuxième paragraphe et non plus « Voici le vrai sens de l'opuscule ». Enfin, Saulnier supprimera encore « si l'on peut dire » après « non interventionniste », et renverra *in fine*, en note, à son article de 1951 sur le sens du *Cymbalum*.

Dans cette même édition de 1957, la précaution « qu'on peut appeler l'*hésuchisme* » disparaîtra, seul demeurant « l'*hésuchisme* », cette philosophie supposée bien connue. Le texte concernant le *Cymbalum* sera alors figé<sup>45</sup>.

Olivier Soutet prendra le relais de V.-L. Saulnier dès la disparition de celui-ci, en 1980, avec un volume portant le même titre désormais numéroté « 1880 ». La collection se portait encore fort bien en ces années, aucune faille thématique n'était acceptable ; l'édition de 1980 sera revue et rééditée en 1987 et une dernière fois en 1995, voilà 25 ans : signe des temps. Signe d'une désaffection récente envers les Lettres classiques et signe d'un déclin de la collection, exposée désormais à la concurrence d'autres manuels et surtout à celle d'internet. Le commentaire concernant le *Cymbalum* se réduit à la portion congrue : dans un sous-chapitre portant sur les « Contemporains de Rabelais et disciples de Boccace », ce sont les *Joyeux devis* qui sont mis en vedette ; de nos quatre dialogues, on relève seulement, furtivement, « l'influence de Lucien » et qu'« au-delà des choix confessionnels, s[']y développe une analyse des déchirements du christianisme et de ses causes »<sup>46</sup>.

Alain Mothu  
Sorbonne-Université, CELLF 16-18  
(alain.mothu@sorbonne-universite.fr)

---

<sup>44</sup> *La Littérature française de la Renaissance*, 3<sup>e</sup> éd., 1953, p. 70. Signalons pour mémoire qu'en 1954, rendant compte du *Budé und Calvin* de J. Bohatec (1950) dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* (1954-2 p. 111-114), Saulnier dit quelques mots du *CM*, pour s'opposer aux identifications proposées par l'auteur, de Curtalius à Budé, de Byrphanes à R. Estienne, de Pamphagus à Rabelais, etc. (p. 114).

<sup>45</sup> Nous notons seulement qu'en 1967 (peut-être déjà en 1965, édition non consultée), la réserve d'attribution concernant les *Nouvelles Récréations* (peut-être imputables partiellement à Jacques Peletier et à Nicolas Denisot) passera en note de bas de page.

<sup>46</sup> O. Soutet, *La Littérature française de la Renaissance*, Paris, P.U.F., 1980 ; 1987 ; 1995, p. 49-50.

## Appendice 1

### Résumé par François Wendel de l'article de V.-L. Saulnier sur « Le sens du *Cymbalum mundi* »\*

[Compte rendu des tomes XIII et XIV de *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 1951-1952, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, CXXXII-4, 1952, p. 324-330, ici p. 324-325]

[...]

Bonaventure Des Périers et son *Cymbalum Mundi* continuent de susciter les tentatives d'interprétation les plus diverses. Le tableau que M. V.-L. Saulnier a brossé de ces différentes exégèses avant de nous proposer la sienne est des plus divertissants et fait mentir ceux qui prétendent que nos contemporains manquent d'imagination. Ils ne manquent pas de science non plus ; M. S[aulnier] a raison de dire que, « dans l'ensemble, la recherche moderne tend à se faire plus exigeante et plus exacte ». Seuls les grincheux trouveront que le jeu ne vaut pas la chandelle. Ils auront tort, car le *Cymbalum Mundi* vaut bien qu'on s'en occupe. Pourtant, le monde, tel que le voit Des Périers, n'est pas des meilleurs : égoïsme, rapacité, goût de la nouveauté à tout prix, bavardages, disputes, hypocrisie, y sont monnaie courante. En face de cette agitation, où se déchirent à belles dents les partisans bornés de la tradition religieuse et les propagandistes batailleurs des idées nouvelles, Des Périers aurait écrit son *Cymbalum* pour prêcher le calme et l'abstention. « Ce livre est, pour nous, écrit M. S[aulnier], une véritable apologie du silence. » Chacun des quatre dialogues confirmerait cette interprétation. Mercure n'est pas, comme on l'a cru, le Christ, il n'est pas non plus simplement Mercure, mais le type – un type assez vague – du prophète, du missionnaire, du représentant de « l'interventionnisme en matière de foi ». La mission de Mercure, qui était de confier aux hommes la vérité divine, échoue devant l'opposition des gens en place, de la Sorbonne et de l'Inquisition. Chez les novateurs (Erasme, Luther, Bucer), qui avaient commencé par le bien accueillir, Mercure échoue de même et ne provoque, en fin de compte, que disputes et injures. Le populaire ne voit dans sa venue qu'un prétexte à revendications matérielles. Après le départ de l'envoyé céleste, le quatrième dialogue répond à la question : Doit-on ou non parler aux hommes ? Des Périers conclut avec Pamphagus que la parole est vaine et inutile. « C'est là, pour nous, le dernier secret du *Cymbalum* : mettre en garde contre un enthousiasme indiscret, imprudent et inefficace, ceux-là même qui, gagnés à la cause évangélique, risquent de la compromettre par trop de pétulance. » Car, quoi qu'en ait pu penser Calvin, Des Périers « est demeuré, de cœur, le pur évangéliste que l'on connaissait par ailleurs », mais ce n'est plus un évangéliste militant, comme l'avait été Erasme ; il a passé à « l'évangélisme qui se tait ». Cet « hésuchisme », pour employer le terme de M. S[aulnier], Des Périers n'est pas seul à s'y être rangé. Après la rupture définitive entre la tradition et la Réforme, rupture dont l'Institution de 1536 est l'un des signes, les érasmiens, les évangéliques, n'avaient plus d'autre choix que le silence. Et M. S[aulnier] cite,

---

\* François Wendel (1905-1972) était en 1952 professeur de la faculté de théologie protestante de Strasbourg ; il obtiendra l'année suivante la chaire d'histoire du christianisme, qu'il occupera jusqu'à sa retraite. En 1950, il avait publié un ouvrage sur la pensée de Calvin, issu de sa thèse en théologie protestante (1948), qui fait toujours autorité : *Calvin. Sources et évolution de sa pensée religieuse*, Paris, PUF, 1950 ; rééd. Labor et Fides, 1985 ; traductions anglaise (1963) et allemande (1968).

à ce propos, les noms de Rabelais et de Marguerite de Navarre (cf. sa *Comédie de Mont-de-Marsan*). Leur foi est restée entière, elle est même d'autant plus profonde qu'elle se garde mieux d'intervenir. Que telle est bien l'attitude adoptée par Des Périers, l'auteur en aperçoit une preuve supplémentaire dans sa *Prognostication des Prognostications* qui, parue en 1537, un an avant le *Cymbalum*, exprimerait déjà des idées semblables. Nous ne pouvons entrer dans le détail de l'argumentation, aussi séduisante que neuve, de M. S[aulnier]. Elle s'efforce de serrer le texte au plus près et tient compte, beaucoup plus qu'on ne l'avait fait, de l'environnement historique. A-t-elle livré enfin la clef de l'énigme du *Cymbalum* ? Peut-être, et nous le croirions volontiers pour ce qui est de la thèse fondamentale de l'ouvrage. Mais il reste encore plus d'un point qui peut prêter à discussion, en particulier l'identification de Mercure avec ce personnage inconsistant que le messager céleste est devenu dans cette interprétation.

[...]

[François Wendel]

## Appendice 2

L'analyse du *Cymbalum mundi* par Gustave Lanson (de 1894 à 1952)\*

[*Histoire de la littérature française*, 2<sup>e</sup> éd. revue et corrigée,  
Paris, Hachette et Cie, 1895, p. 247-248]

L'année 1535 est une date décisive. Jetant François I<sup>er</sup>, après la procession du 29 janvier, dans le catholicisme étroit et persécuteur, elle opère par contre-coup, pour la France, la première séparation des éléments jusque-là confus. Le protestantisme qu'on punit se précise et se détermine : l'année suivante va paraître l'*Institution chrétienne*. Désormais le temps des vagues tendances, des complexes poursuites est passé. Il faut être catholique avec le roi, ou protestant avec Calvin. Marot s'en va à Ferrare, dans une cour réformée ; Marguerite se rattache à la messe latine, à la confession, à la Vierge. Ceux qui ne veulent être rigoureusement ni protestants ni catholiques, les libres esprits qui repoussent tous les jougs et se sentent à la gêne dans toutes les Églises, les doux amis de la tolérance, qui mettent l'essence du christianisme dans la charité, les fougueux partisans de la bonne vie instinctive et naturelle, qui ne veulent point resserrer leurs désirs ni leurs jouissances, tous ceux-là désormais seront malheureux, s'ils ne sont bien habiles. Ils seront pris entre les deux dogmes.

Despériers en fit l'épreuve. Il s'efface comme poète dans l'ombre // de Marot, comme conteur dans l'ombre de la reine de Navarre. Mais il fit cet étrange *Cymbalum mundi*, la première œuvre française qui manifeste, entre les deux théologies également intolérantes, l'existence d'un tiers parti de libres philosophes. Se détachant du même groupe d'érudits, collaborateurs tous les deux d'Olivétan dans la traduction de la Bible, Calvin s'en alla écrire le livre de la Réforme française, et Despériers quatre petits dialogues, obscurs et railleurs, où l'on entrevoyait ces choses graves : que la foi consiste à affirmer ce qu'on ne sait pas, et que nul ne sait ; que les théologiens ressemblent à des enfants « sinon quand ils viennent à se battre » ; que Luther ni Bucer ne changeront le train du monde, et qu'après comme avant eux, mêmes misères seront, et mêmes abus ; que toute la puissance de Dieu est dans le livre, entendez que le livre, c'est-à-dire l'homme, a fait Dieu ; que les petits oiseaux montrent aux nonnes les leçons de Nature ; que toutes les Églises et tous les dogmes ne sont qu'imposture et charlatanisme ; que les réformateurs sont en crédit par la nouveauté ; que leur œuvre, quoi qu'ils en aient, rendra chacun juge de sa foi. Il y a tout cela dans le *Cymbalum*, et d'autres choses encore, toute sorte de lueurs, de formes inachevées, dont le soudain éclair et les vagues contours inquiètent dans le jour brouillé de cette impudente fantaisie.

---

\* G. Lanson est décédé en 1934, mais son *Histoire de la littérature française* lui survécut et l'édition Hachette de 1952, « remaniée et complétée pour la période 1850-1950 par Paul Tuffrau », comporte le même texte que celui que nous citons (p. 251-252). Seule une note bio-bibliographique très sommaire a été ajoutée (L'*Origène et Des Périers* de Febvre y est cité mais non l'article récent de Saulnier). Nous n'avons pas trouvé la 1<sup>ère</sup> édition de 1894 mais supposons identique le passage que l'on trouve dans la 2<sup>e</sup> (1895), que nous suivons [exemplaire de la B.I.U. de la Sorbonne, Réserve RXIX 6=49]. Notons qu'une 14<sup>e</sup> édition paraîtra en 1920 (Paris, Hachette, notre extrait p. 251-252) et une 20<sup>e</sup> édition en 1928. Aucun numéro d'édition ne figure sur celle de 1952. Le même texte sera intégralement repris dans l'*Histoire illustrée de la littérature française*, Paris et Londres, Hachette, 1923, t. I, p. 189-190, où sera incluse une reproduction de la page de titre du *CM* de 1537. Nous nous permettons de souligner le passage-clef de cette analyse.

Rabelais suivit la voie de Despériers : mais Berquin et Caturce brûlés comme le *Cymbalum* lui servirent de leçons ; il savait la vigoureuse joie de son Pantagruel odieuse à Genève autant qu'en Sorbonne, et il était averti qu'il ne ferait [*sic*] pas bon pour lui d'aller trouver Calvin. Il voulait rester en France, et y rester en sûreté, en paix. Prudemment il se fit des patrons, cardinaux, princes, rois même. Il réimprima ses deux premiers livres, expurgés de mots malsonnants, tels que *sorbonistes*, *sorbonagres*, *sorbonicoles* : il biffa même le reproche de « choppiner » volontiers, qu'il adressait en quelques lieux aux théologiens. Sa colère contre Dolet, qui réédita les deux livres sans changement, prouve combien il tenait à calmer les défiances de la Sorbonne.



### Appendice 3

L'article « Étienne Dolet, poète méconnu » de V.-L. Saulnier\*

[*Les Nouvelles littéraires* n° 75, 26 septembre 1946, première page]

J'ai parcouru, entre Rhône et Fourvière, les rues assoupies de ce quartier Saint-Jean, si propice aux souvenirs de gloire. Si plein de ces pierres qui veulent qu'on parle d'elles. 3 août : comment ne pas songer qu'il y a exactement quatre siècles mourait l'un des grands champions de la Renaissance : Étienne Dolet, qui fut, un temps, le chef de l'équipe lyonnaise, à l'heure où Lyon devenait capitale de la France littéraire ?

Qu'importe, pour aujourd'hui, ce que fut sa pensée. La meilleure manière de célébrer un centenaire, c'est d'évoquer du génie mort l'aspect le plus malheureusement méconnu. Dolet, poète.

On aimerait, à musé à travers ses poèmes latins, sur lesquels il ouvrait sa carrière. Bien sûr, il est là bien des pièces de circonstances, au sens le plus limité du terme : des billets, des chansons à boire. C'était la règle, chez ces rimeurs néo-latins, de chanter et rechanter leur amie, leurs amis, et les amies de leurs amis. Pourtant, ici, que de témoignages curieux ! Celui, par exemple, que Dolet porte sur les leçons de dissection de Rabelais, qui fut l'un des pionniers de cet art. Que de pièces de noble enthousiasme et de fier mouvement à exalter l'œuvre de la Renaissance ! L'étude plus ardente que jamais ; tout le legs antique, livré en pâture par l'imprimerie à une fringale généreuse : de quoi tourner des têtes. Et les têtes tournaient.

Trop de vers empâtés dans la gangué : réminiscences mythologiques, cadences latines toutes faites. Et puis, à un détour de page, tels accents de passion nue, bousculant l'érudition même pour parvenir, comme sans effort, à l'expression pathétique. Ainsi des vers à Maurice Scève, sur leur amitié, que nous tenterons de traduire :

*Tel Lelius qui aima Scipion,  
Pylade, Oreste, en même affection,  
Comme Castor fut aimé de Pollux :  
Comme Thésée fut de Pirithoüs...*

*Je ne craindrais que perdre la vie tienne,  
Tu ne craindras que perdre la vie mienne :  
Je ne tiendrai rien plus cher que toi-même,  
Tu ne tiendras rien plus cher que moi-même...*

La Geste de François I<sup>er</sup> a beau mal remuer son lourd appareil : tel épisode garde une saveur d'enfance. Ainsi de l'évocation du retour du roi, affranchi des géôles espagnoles où Pavie l'avait jeté. « On pense, dit Dolet, à la joie du paysan, voyant revenir le soleil après que la pluie l'a cloîtré chez lui trop longtemps ; au chien frétilant et joyeux, jappant du retour de son maître. » Ces accents-là du moins ne sont pas d'un rhéteur.

---

\* Nous reproduisons cet article car le périodique n'est pas disponible ou consultable dans nombre de bibliothèques. Nous suivons un exemplaire microfilmé de la Bnf (MICR D-35).

Mais Dolet vint aux vers français. Et c'est par un étrange caprice que cette part-là de son œuvre est si totalement méconnue. De ses poèmes, il en est qui ne pâlisent pas, affrontés aux meilleurs de notre langue.

Dolet est en prison. Or la chose lui pèse. « Emmenez-moi donc chez moi, déclare-t-il aux sergents : j'ai des papiers à y prendre, et nous y boirons du muscat. » On part, en un petit cortège, Dolet escorté « comme une épousee ». On arrive, on entre : au bon moment, une porte solide se ferme au nez du guet, et le pendent de courir. On ne jugerait [*sic*] pas, bien sûr, que tout se soit ainsi passé. Mais les faits sont loin, quand le poème reste. Marot n'a guère plus de verve que le Dolet des meilleures épîtres.

Mais en voici un autre, poignant et fort : et c'est Villon qu'il évoquera. Un Dolet pathétique, poète de la prison, poète des ténèbres et des fosses où les corps croupissent, comme Villon criait le chant du gibet où ils se balancent :

*Vermine à tas, puces et poux,  
Ordures et putréfaction  
Dedans ce lieu sont avec nous.  
C'est du ciel que nous attendons  
Fin de tout mal et vrai secours !*

La geôle : le corps contraint, laissant mieux chanter l'âme. La méditation des tourments, des jours qui ne sont plus, du ciel par-dessus le toit. Une méditation sereine, à force d'avoir le temps. S'achevant sur le grand sacrifice consenti, qui, par son consentement, devient essor et liberté :

*A jeune corps grand regret il advient,  
Quand en prison demeurer lui convient :  
Et jour et nuit des plaisirs lui souvient.  
Du temps passé...*

*Si tôt ou tard, ce corps deviendra cendre :  
Car à nature il faut son tribut rendre,  
Et de cela nul ne peut se défendre :  
Il faut mourir...*

*Mais vous, Esprit, qui savez la parole  
De l'Eternel, ne suivez la chair folle :  
Et en Celui qui tant bien nous console  
Soit votre espoir !*

À ses erreurs (et il en commit de toutes espèces, car ce fut un caractère difficile, un être insociable), Dolet n'a trouvé qu'une excuse : c'est qu'il se tuait de journées et de veilles laborieuses, à donner à la France des œuvres qui relevassent l'honneur de ses lettres et la fissent l'égale d'Athènes et de Rome. Par un renversement capricieux des valeurs, c'est sans regret qu'on peut oublier son œuvre pesante d'érudit : et ce qui mérite de vivre, ce sont des vers jetés au vent. De tels renversements, l'histoire des lettres offre plus d'un exemple. Voltaire, fourbissant l'*Essai sur les mœurs* pour être immortel, tandis qu'il s'amuse à *Candide* : mais *Candide* immortel, et l'*Essai* oublié. Qu'importe la façon ? Ici ou là, Dolet avait atteint son but, qui fut toujours d'« étendre l'honneur de France et de sa langue ». Bien inspiré qui tente deux voies ! Il gagnera plus sûrement Rome, celui qui a, deux fois, par deux chemins divers, entrepris le pèlerinage.

